

Académie Royale de Langue et de Littérature françaises  
de Belgique

---

Réception de M. Émile BOISACQ

---

DISCOURS

DE

MM. J. FELLER et É. BOISACQ

---

(SÉANCE PUBLIQUE DU 24 MAI 1930)



BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES.

LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

1930

4024

Bibliothèque Maison de l'Orient



134112

*Hommage de l'Académie*

Académie Royale de Langue et de Littérature françaises  
de Belgique

---

Réception de M. Émile BOISACQ

---

DISCOURS

DE

MM. J. FELLER et É. BOISACQ

---

(SÉANCE PUBLIQUE DU 24 MAI 1930)



BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES.  
LIÈGE, H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

1930

3939

## Réception de M. Émile BOISACQ

---

La séance est ouverte à 3 heures. Au bureau siègent MM. Georges Doutrepont, directeur, Emile Boisacq, Jules Feller et Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel.

---

### Discours de M. Jules Feller

Mon cher Confrère,

Quand l'Académie me désigna pour vous adresser la bienvenue solennelle dans cette séance de réception, deux sentiments opposés m'assaillirent : le plaisir de faire l'éloge d'un savant tel que je les aime, la crainte de rester bien au-dessous du sujet. Je me réjouissais de ne pas avoir à louer quelque pédant à œillères emprisonné dans un des mille compartiments de la science, dressé à cultiver son coin de sol sans jamais regarder vers les champs voisins ni lever les yeux vers l'étendue infinie. Certes, ces exemplaires parfaits de la « division du travail » nous apparaissent très utiles au point de vue « rendement », mais on ne peut s'empêcher de les comparer aux blancs globules du sang, qui font au mieux leur besogne de gardes du corps sans rien savoir de l'organisme délicat dont ils sont des cellules. Ces esclaves de la science me font horreur. Quand même le fameux rendement devrait en être diminué, j'aime un savant qui vise avant tout à façonner son moi en esprit large et libre. Que vaudrait une société qui aurait atteint, dans l'ensemble, la science universelle et dont chaque membre ne posséderait qu'une infime parcelle de cette science, docteur en chas d'aiguilles ou docteur en queues de cerises ?

Vous, mon cher confrère, vous avez largement usé du droit de devenir un homme suivant la formule de Téreence ; vous avez choisi votre champ d'études spécial sans consentir à y demeurer parqué à jamais. Un ardent désir de savoir, appliqué à tout, sans limitation imposée au nom d'un concept scientifique abstrait, vous a préservé de l'inévitable racornissement ; et ce qui passe pour une tare aux yeux des disciplinés est à mes yeux la première et la plus générale de vos qualités.

Mais, d'autre part, ma tâche en devient plus redoutable. Comment un humble wallonisant parviendra-t-il à vous suivre à travers le dédale de vos travaux si variés et si nombreux ? Ils embrassent toute la linguistique ; ils débordent à toute occasion sur les arts et sur les littératures. Suffira-t-il, pour vous saisir et vous définir, d'aimer les esprits ouverts qui n'ont point perdu le souci de la culture personnelle ? Non, n'est-ce pas ? Il faudrait posséder en même temps le trésor de connaissances spéciales que vous avez accumulé par quarante ans et plus d'études philologiques. Attendez-vous donc à ne pas être apprécié aujourd'hui aussi pleinement que votre admirable activité le mériterait. Oubliez cette insuffisance pour ne voir que ma sympathie profonde, l'estime de toute l'Académie pour vos talents et la joie que nous ressentons tous de vous recevoir.

A vrai dire, ce n'est pas à cause même de vos travaux de philologie classique que nous avons le droit de vous annexer. A ce titre, nous aurions dû faire place aussi à M. Franz Cumont, aux hellénistes éminents Léon Parmentier, Joseph Bidez, Henri Grégoire, Armand Delatte, et à plusieurs autres encore, car notre petite Belgique recèle une pléiade de savants dont elle peut s'enorgueillir ; mais la place de ces savants, comme aussi la vôtre, est marquée dans l'autre Académie

notre aïeule. C'est au contraire par les à-côté de vos études principales que nous vous avons jugé de bonne prise. On ne rencontre pas tous les jours une intelligence assez souple pour évoluer du sanskrit au wallon, à travers toutes les langues de l'Europe ancienne et moderne, pour passer de l'albanais aux langues du Congo, pour y ajouter l'étude des mœurs et des monuments artistiques, pour transposer en français limpide l'esprit des *Mimiambes* d'Hérodas ou des comédies de Plaute et de Térence.

La première fois qu'il me fut donné de vous rencontrer, c'était au Congrès de l'Enseignement moyen tenu en 1901 à Bruxelles. Vous faisiez partie du Comité de patronage en qualité de philologue classique et de professeur à l'Université libre. Dans une séance, quelqu'un, incidemment, insinua qu'il serait sage, pour délester le programme, de jeter le grec par-dessus bord. Alors se dressa un jeune homme fluet, à tête fine, énergique, pour stigmatiser le béotisme de cette proposition. Ce qui me frappa le plus, ce fut sa voix, une voix âpre, saccadée, ironique, une voix qui pénétrait comme une flèche barbelée. Ce ton tranchait sur celui de nos orateurs. J'y devinai une puissante individualité, et l'avenir a montré que je ne me suis pas trompé.

Cette voix, vous en avez conservé des traces.

Avouerai-je que je ne vous ai revu que vingt-sept ans plus tard, dans l'hiver de 1928, à Verviers, où vous veniez faire un cours d'extension universitaire sur la céramique grecque? Ce fut de ma faute, assurément. De nous deux, le casanier n'était pas M. Boisacq. Mais cet aveu prouvera tout au moins que, si je vous loue aujourd'hui devant cette assemblée, ce n'est point par esprit de camaraderie. Vos travaux seuls ont créé en moi cette sympathie qui est la récompense due par l'initié au maître initiateur. Sympathie bien silencieuse

jusqu'ici ! Il me fallait cette rencontre pour la traduire en action. La chose se fera simplement. Vous êtes inhabile à humer l'encens et je suis inhabile à manier l'encensoir : c'est par des faits, sans phrases de panégyrique, que je désire retracer les diverses étapes de votre activité scientifique.

Né en 1865 à Namur, vous avez fait brillamment vos études moyennes à l'Athénée royal de cette ville et vos études supérieures à l'Université de Bruxelles. Vous avez défendu votre thèse d'agrégation spéciale en juillet 1891. Elle traitait d'un sujet presque inaccessible à un néophyte. Il fallait une belle hardiesse pour entreprendre l'analyse des dialectes doriens, en Belgique, à cette époque ingrate où la vieille philologie restait en honneur. Votre thèse vous valut la plus grande distinction et, six mois plus tard, une bourse de voyage.

De là vous vous êtes envolé vers les écoles de France et d'Allemagne. J'admire avec quelle habileté vous avez combiné votre programme de séjour à l'étranger. L'hiver de Paris est vivant, celui du Nord est plutôt maussade : vous décidez de passer les semestres d'hiver à Paris, ceux d'été à Heidelberg. Pendant l'hiver de 1891-92, vous allez entendre Bréal au Collège de France sur la grammaire comparée ; à l'École des Hautes Etudes, Louis Duvau sur les plus anciennes inscriptions latines et sur la phonétique du gotique, Antoine Meillet sur la phonétique du sanskrit, Alfred Jacob sur les formes du dialecte attique ; à la Faculté des Lettres, Victor Henry sur les textes védiques, Sylvain Lévi dans son cours de sanskrit classique. L'été de 1892, à Heidelberg, vous écoutez un des maîtres de la grammaire comparative, Osthoff, qui enseignait à la fois la grammaire historique du latin, les dialectes italiens, le gotique, le sanskrit. Derechef à Paris, en l'hiver 1892-93, vous retrouvez aux Hautes Etudes Louis Duvau enseignant la phonétique et la morphologie du vieux-haut-

allemand, M. Antoine Meillet initiant à l'arménien, à la morphologie sanskrite, à la phonétique du vieux slave, M. Paul Boyer expliquant des textes vieux slaves et M. Louis Finot des textes sanskrits. Enfin, l'été suivant, à Heidelberg, Osthoff et son suppléant M. Ludwig Sütterlin embrassent toute la phonétique indo-européenne. Cet ensemble de cours forme une encyclopédie. Votre rapport sur cet enseignement des maîtres français et allemands, publié en 1894 dans la *Revue de l'Instruction publique* <sup>(1)</sup>, montre les hommes et les doctrines en connaisseur. Les hommes, ils vous avaient accueilli en ami plutôt qu'en élève; ils faisaient pour vous des leçons supplémentaires; quant aux doctrines, même s'il vous arrive de ne pas admettre une théorie, vous en avez parlé avec respect et gratitude.

Déjà vous aviez imprimé en 1891 votre thèse sur les dialectes doriens <sup>(2)</sup>. Cette œuvre d'un jeune homme de vingt-cinq ans étonne encore aujourd'hui par la sûreté de la méthode et l'abondance de la documentation. Elle devait étonner bien plus les savants belges en 1891. Jamais un helléniste du terroir ne s'était préoccupé des dialectes helléniques. Il n'y a pas un seul nom belge dans les cinquante-huit livres et revues que cite votre bibliographie. Cette constatation ne signifie pas qu'il y eût alors en Belgique disette de professeurs éminents, mais la grammaire comparée restait en dehors de leur cercle et ne figurait même pas au programme des études universitaires. On ne se doutait pas encore que la dialectologie grecque devait être la base de toute recherche comparative et étymologique dans ce domaine.

---

<sup>(1)</sup> Notes sur l'enseignement de la grammaire comparée à Paris et à Heidelberg, RIP (*Revue de l'Instruction publique en Belgique*) 1894; pp. 174-85, 255-75.

<sup>(2)</sup> Les dialectes doriens, phonétique et morphologie, Paris, Thorin, 1891. n°-8° de 220 p.

Même les juges bien intentionnés de votre thèse n'y virent qu'un exercice d'assouplissement. Aussi conseillèrent-ils à l'auteur de se contenter d'un tirage à deux cents exemplaires. Qu'on ne s'étonne donc pas si le livre est devenu rarissime. Quand le jeune docteur eut, selon un usage heureusement aboli, adressé *pro Deo* son travail à tous les membres du corps universitaire bruxellois, il restait au libraire une centaine de volumes, qui prirent presque tous le chemin de la docte Allemagne.

Malgré cette aventure, je vous proclame heureux d'être arrivé à ces études de linguistique au moment où une vraie métamorphose de la grammaire comparée venait de se produire en Allemagne et en France sous l'impulsion des néogrammairiens. Sans doute on avait fait des découvertes admirables avant 1875, mais c'est après cette date que les comparatistes, plus richement documentés et mieux éclairés par l'étude des dialectes vivants, aboutissent à des constatations et à des conceptions qui renouvellent la science de Bopp et de Schleicher. C'est entre 1875 et 1880 que surgissent les théories de Brugmann et de son école. Osthoff pose le principe de la constance des lois phonétiques. La preuve est administrée que, dans le vocalisme, *a*, *e*, *o* appartiennent à la langue mère indo-européenne ; que l'*a* sempiternel de l'indo-iranien, loin d'être primitif, n'est qu'une déformation, une maladie que l'on peut appeler l'*alphacisme*, analogue à l'iotacisme postérieur du grec. Ainsi les alternances phonétiques, installées au début, fournissaient l'explication d'une infinité de formes restées jusque-là énigmatiques ou absolument isolées. Presque en même temps on reconnaissait la présence de deux, puis de trois séries de gutturales ; on mettait en lumière le jeu des phonèmes *l* et *r*, *m* et *n*, *y* et *w*, tour à tour consonnes et voyelles ; on faisait la part exacte à l'analogie et à l'emprunt.

A énoncer sèchement ces découvertes, il semblera au profane qu'on n'ait affaire qu'à des divergences de détail entre la science de Georg Curtius ou de Leo Meyer et celle de Brugmann : c'était bien une révolution dans la linguistique. Tout l'ancien édifice péniblement construit en fut ébranlé.

Bénissez celui dont vous avez reçu les principes de cette science nouvelle à l'Université de Bruxelles entre 1885 et 1889. Il vous a procuré une avance appréciable sur vos contemporains de Belgique. Sans cette initiation, ni votre livre sur les dialectes doriens ni votre *dictionnaire étymologique de la langue grecque* n'étaient possibles, ou vous ne les auriez écrits que dix ans plus tard. Je songe avec mélancolie que, cinq ans auparavant, de 1879 à 1883, nous nous bornions à étudier, dans la grammaire *générale* et non comparée de Burggraf, des définitions de termes grammaticaux. Nos professeurs, excellents à d'autres égards, laissaient dormir Bopp et ignoraient ses successeurs. Leurs hommes étaient Madvig et Draeger pour la grammaire latine, Matthiae pour le grec et de plus infimes chevaliers de l'analyse ruminante du langage à l'état statique. Aussi n'est-ce pas sans répulsion que j'entends des collègues plus chanceux flétrir leurs aînés de l'épithète méprisante d'*autodidacte*. Ce serait naïveté, inconscience, injustice, si, dans leur pensée, ils ne limitaient pas le sens de ce mot à stigmatiser un ensemble de notions mal comprises, mal digérées, qui ont engendré parfois, au surplus, une outrecuidance insupportable. Mais pourtant, quiconque a augmenté le savoir que ses maîtres lui ont transmis, quiconque cesse de borner son activité à jurer *in verba magistri*, devient par le fait *autodidacte*. Et si l'on réfléchissait à tout ce qu'il a fallu d'énergie, de ruse, de dévouement à la science, à un jeune professeur relégué dans une petite ville de province, loin de toute bibliothèque, avec des livres d'occasion, pour regagner

le temps perdu et s'initier aux mystères d'une science dont on lui avait à peine cité le nom, on estimerait davantage son effort. Vous avez échappé à toutes ces aventures. A Paris, à Heidelberg, vous étiez capable de juger presque d'égal à égal les maîtres dont vous entendiez les précieuses leçons. Votre carrière s'annonçait brillante. Vous pouviez imaginer déjà, ce que n'eût osé personne d'autre en Belgique, de construire pierre à pierre cet immense monument, le Dictionnaire étymologique de la langue grecque.

Mais, en attendant, il fallait vivre, c'est-à-dire obtenir du gouvernement une place dans l'enseignement moyen. A la fin de 1889, le jeune docteur qui allait être l'éplucheur du dorien, nanti de son diplôme *maxima cum laude*, fut envoyé par le plus aveugle des hasards au collège communal de Virton comme professeur de troisième latine. Virton, c'est la capitale du pays gaumais, région jurassique : les pommes de terre y sont farineuses ; mais c'est un peu loin de la Bibliothèque royale ! Vous n'y avez pas perdu courage ; c'est merveille. Vous y avez travaillé beaucoup, avez-vous dit ; vous y avez même fait un livre : de mieux en mieux ! Les thébaïdes ont donc parfois du bon, à condition d'en sortir ! Lorsque, dès les premiers jours de 1892, le dorien peu jurassique Emile Boisacq obtint une bourse de voyage et un congé pour aller en France et en Allemagne, il dut tout de même danser de joie. Il fut remplacé, en attendant son retour, par un intérimaire dont la patrie était l'azur, par le poète Fernand Séverin ! A la fin de 1893, ses voyages d'études terminés, le philologue ami de Meillet et de Sylvain Lévi revint humblement prendre possession de sa chaise dépaillée de la troisième latine. Séverin avait passé à des cours d'histoire et... d'allemand. Les deux relégués vécurent côte à côte, la crème et la poudre, échangeant poésie et philologie, idées chrétiennes et idées profanes, jusqu'au moment où des ordres d'élargissement, suscités par

des protecteurs généreux et mieux éclairés, dépêchèrent l'helléniste à l'Université de Bruxelles, pour y enseigner... le latin, et, plus tard, le poète à l'Athénée Royal de Louvain.

Que ces misères du début ne vous aient pas détourné des études sévères, que pendant ces années de cahotement vous ayez pu rassembler les millions de notations nécessaires pour votre dictionnaire grec, c'est le signe d'une vocation ! Dans les mêmes conditions, le découragement a brisé net tant de valeurs naissantes qu'il faut admirer votre énergie et votre persévérance. Mais, comme votre esprit s'aiguise aux contradictions, votre volonté s'est renforcée devant les obstacles. Résultat : le Dictionnaire était prêt en manuscrit à la fin de 1902.

Il fut soumis d'abord à l'Académie royale des Lettres et des Sciences.

Trois savants, un orientaliste et deux hellénistes, l'examinèrent, MM. Lamy, Franz Cumont et Alphonse Willems. Dans son rapport, très élogieux <sup>(1)</sup>, Willems faisait ressortir l'état des études grecques depuis la dernière édition des *Grundzüge* de Curtius en 1879, et la nouveauté de ce travail de M. Boisacq entrepris sur les bases de la philologie comparée rénovée par les néo-grammairiens. Il concluait à lui décerner le prix Gantrelle et à en hâter la publication. Mais l'impression de ce gros volume exigea des années. Aucune maison de Belgique ni de France ne possédait alors les caractères spéciaux nécessaires : il fallut négocier avec la maison Carl Georgi de Bonn, qui imprimait les ouvrages de Karl Brugmann et de son école. Ainsi le Dictionnaire annoncé dès la fin de 1905 fut en réalité recomposé lentement, feuille par feuille, de 1907 à 1916. Il

---

(1) *Bulletin* de mai 1903.

comprenait 1124 pages, plus trente pages d'introduction. Une seconde édition, tirage anastatique, en fut faite en 1923. Vous en préparez une troisième, mise au courant des découvertes récentes. Vous tenez à ce dictionnaire ? Je le crois bien ! Il vous *lient* depuis quarante ans ! En comparaison de ce travail, tout le reste de votre œuvre n'aura été que jeu et récréation,

Il faut pourtant que je renonce à faire apprécier par une démonstration la richesse infinie des matériaux et la valeur des apparentements proposés entre les mots grecs et ceux de toutes les langues sœurs. Déjà, rien que dans la mise au point matérielle, on a peine à se figurer la difficulté d'un ouvrage où chaque voyelle, chaque consonne, où les signes de ponctuation même doivent être pesés dans des balances de précision. Pour faire tenir la matière de dix volumes en un seul, il s'agit de citer les auteurs, les œuvres, les opinions dissidentes, les hypothèses et enfin les propositions personnelles en un langage algébrique de convention. Et chaque article condense une somme de connaissances linguistiques que les cours universitaires seuls ont le droit d'étaler. Impossible d'en donner une idée ici. Nos confrères de l'Académie ni cette assemblée de lettrés ne supporteraient l'analyse de quelques exemples choisis : il faut donc bien que l'on me croie sur parole.

Abordons plutôt la partie moins hermétique de votre œuvre. Pendant ces nombreuses années de gestation, de composition et de correction du Dictionnaire, vous n'êtes pas resté étranger à la vie scientifique du dehors. Longtemps avant que vous fussiez installé à votre vraie place à l'Université de Bruxelles en 1895, tous les ouvrages que vous étudiez pour votre œuvre capitale, vous les faisiez connaître dans nos revues. Sur toutes les questions qui touchaient à la philologie classique et à l'enseignement des humanités, vous exprimiez votre opinion, toujours nette et franche,

désintéressée, voix du bon sens et de l'esprit critique le plus pénétrant. Vous avez ainsi versé votre érudition dans la *Revue de l'Instruction publique*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, la *Revue de Belgique*, le *Bulletin de Folklore*, le *Bulletin et les Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, la *Revue des Etudes grecques*; et combien d'autres organes vous ont accueilli! Vous avez fourni votre quote-part aux séances de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*. Mais c'est à la *Revue de l'Instruction publique* que vous avez apporté la collaboration la plus suivie depuis 1891 jusqu'en 1914. Après que cette excellente publication eut chaviré dans la débâcle de 1914, vous vous reportez vers la Société de philologie, qui reprend ses séances bisannuelles après la guerre : on retrouve les résumés de vos conférences dans le *Bulletin* de cette société jusqu'en 1923. A cette date, le *Bulletin* fait place à un nouvel organe, la *Revue Belge de philologie et d'histoire*, qui a pris l'ampleur que l'on sait. On y rencontre souvent la signature d'Emile Boisacq. Aujourd'hui, le champ d'exploitation ne manque plus de pionniers, mais c'est à vous surtout que le professorat belge de mon temps doit de ne pas être demeuré tout à fait ignorant du progrès linguistique, et, de ce service, je vous remercie au nom de tous les vétérans.

Dénombrer tout ce que votre activité a éparpillé ainsi de mois en mois dans nos revues pendant quarante ans, c'est également impossible; du moins je voudrais en indiquer la valeur par quelques traits généraux. Nommerai-je articles de vulgarisation tous ces travaux destinés à nous instruire? Dans les questions où vous apportez la clarté, l'entrain, l'humour, où vous enlevez le brou amer, où vous cachez les épines pour ne donner que la fleur et le fruit, vous vulgarisez, soit, au sens le plus noble du mot; mais condenser en une

page légère et lumineuse la matière d'un lourd volume obscur, y ajouter le fruit de votre expérience en discussions d'idées et en observations personnelles, c'est bien là, j'imagine, « faire » de la science.

Vous en avez fait sans battre du tambour. Ces articles, pour la plupart, affectent la forme modeste du compte rendu. En apparence, il ne s'agit que de la destinée éphémère d'un livre ou de la gloriole d'un Monsieur ; en réalité, pour le lecteur attentif qui vous suit de numéro en numéro, ce sont les progrès de la linguistique qu'il étudie avec vous ; vous l'associez à vos études, qui sont conduites avec méthode. Une vraie unité règne à travers la diversité des sujets. Cette unité, c'est votre pédagogie qui la crée : par le moyen de la revue, vous prolongez votre enseignement au delà de votre auditoire universitaire. C'est pourquoi, si souvent, vous prenez la peine de rappeler les ouvrages précédents d'un même auteur, ou bien la série des travaux antérieurs sur la même matière. Vous n'étiez nullement astreint à toutes ces précautions pour juger un livre isolé. Visiblement, le livre n'est à vos yeux qu'un moyen : vous enseignez, vous continuez un cours ; et le public reçoit ainsi une synthèse précieuse en quelques pages claires et substantielles.

La pédanterie en est exclue. Certes, il y a de ces articles où le ton demeure austère, où les faits, les termes techniques, les exemples, les abréviations, les notes s'accumulent : c'est qu'alors le sujet vous impose cette nécessité. Mais, par nature, vous fuyez ces escarpements. Pour peu que la matière s'y prête, ou le milieu, votre verve s'échauffe, et vous servez au lecteur un petit chef-d'œuvre de science et d'esprit.

C'est ainsi que vous avez donné parfois au *Scalpel*, ou à l'*Eventail*, ou à *Pourquoi Pas ?*, des chroniques de savoir solide brodées d'arabesques malicieuses.

J'ai ouï dire que vous aviez en critique la dent dure. On s'expose à cette banale accusation dès qu'on s'astreint à juger sincèrement. Non, vous n'êtes pas un critique bénisseur ; mais vous n'avez jamais, que je sache, marchandé votre admiration aux œuvres qui la méritaient, et, dans votre galerie, ces œuvres-là sont en majorité. Quant au reste, vous n'avez jamais attaqué les personnes, mais censuré les méthodes et les systèmes. Vous ne pouviez pas louer les étymologies surannées de Leo Meyer, si imposantes qu'elles fussent dans cette édition en quatre gros volumes qui résumait, trop tard, le travail de toute une vie : vous avez donc parlé avec respect du vénérable auteur et de son dévouement à la science, mais il fallait bien avertir aussi, en termes non équivoques, que l'œuvre ne pouvait plus servir sinon comme collection de matériaux, et qu'elle ne représentait plus rien d'autre que « le testament linguistique d'une école défunte ». Expression cruelle dans sa précision, mais c'était le cas de trancher en bon chirurgien. Au surplus, votre opinion s'est toujours trouvée concorder avec celle des premiers hellénistes de l'Europe et pas une critique de vos comptes rendus n'a porté à faux.

Parfois vous n'avez pu cacher la désillusion où vous jetait une œuvre médiocre signée d'un grand nom : il fallait bien alors dégonfler la baudruche. Quand vous avez jugé tel autre ouvrage de science aventureuse « intéressant à la façon d'une soirée passée au cinéma », ce n'était pas bien méchant : vous mettiez d'un mot le public en garde et vous rendiez service à l'auteur trop ingénieux en lui criant casse-cou. Votre ton ne devient vraiment gouailleur que quand il s'agit d'exécuter les fantaisies d'un étruscologue qui fait venir *Tarente* du grec *parthenos*, ou d'un vague ethnographe qui a découvert dans les sons et les cris des sauvages polyné-

siens, voire de l'hominien, le mystère de toute étymologie et de toute création du langage.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'helléniste grammairien. Aux yeux du vulgaire, l'étude du langage est une occupation de dilettante, qui remue la paille des mots sans jamais peser le grain des choses. Quelle illusion ! Une saine philologie ne détache pas le mot de sa signification, qui est sa carte d'identité. Elle va étudier dans les musées les formes des objets ; elle en cherche des représentations exactes dans les encyclopédies ; c'est elle qui connaît le mieux et par le menu les « antiquités ». Vous l'avez bien montré dans le cours de vos travaux. Que de fois vous avez passé des noms aux objets ? Dans le domaine classique, vous avez écrit sur les inscriptions d'Epidaure <sup>(1)</sup>, sur celles de Cyrène <sup>(2)</sup>, sur l'art mycénien <sup>(3)</sup>, sur la civilisation égéenne <sup>(4)</sup>, sur la sculpture grecque <sup>(5)</sup>, sur la trière antique et la guerre navale <sup>(6)</sup>, sur la vie de la femme dans l'antiquité grecque <sup>(7)</sup>, sur le magnifique vase François du musée de Florence brisé en 1900 par un gardien devenu fou, vase restauré depuis <sup>(8)</sup>. Bien mieux, vous installez dès 1895 et tout le premier, un cours d'histoire de l'art antique à l'Université de Bruxelles et vous avez reproduit des parties de ce cours en province dans les cercles d'extension universitaire. Et ce n'était pas non plus par amour des mots, comme Philaminte, mais par l'intense perception

(1) *Bulletin de Folklore* 1892, p. 225-241.

(2) R PH H, t. V, 1926, p. 731.

(3) RIP, 1896, p. 249 ss., 321 ss.

(4) R PH H, t. III, 1924, p. 352 ss.

(5) RIP, 1896, p. 109 ; — *La Sculpture grecque*, syllabus de l'Extension de l'Université libre de Bruxelles, 1<sup>re</sup> édition, 1901, 2<sup>e</sup> édition, Ixelles, 1929.

(6) RIP, 1905, p. 355-368.

(7) *Revue de Belgique*, 15 juillet 1905.

(8) *Petit Bleu*, 20 sept. 1900 ; RUB, nov. 1900.

de tout ce que nous devons aux civilisations antiques, que vous avez en maintes circonstances combattu le bon combat pour le maintien du grec dans nos athénées, puisque des visées d'utilitarisme étroit ou des tentatives d'égaliser par abaissement du niveau intellectuel menacent périodiquement de décapiter l'enseignement.

Est-ce que les douceurs de la phonétique vous hypnotisaient, lorsque, dès 1893, vous traduisiez avec autant de verve que de fidélité, les mimiambes d'Héronidas, ces saynètes réalistes que l'anglais Kenyon venait d'extraire d'un rouleau de papyrus mutilé du *British Museum* (1); lorsque, en 1896 et 1900, vous traduisiez trois pièces de Térence; en 1902 des élégies de Tibulle et de Propertius; en 1905, les meilleures satires de Juvénal et deux comédies de Plaute? On voit par là combien vous goûtez l'œuvre littéraire en artiste. Relevons seulement ce fait curieux: c'est la comédie surtout qui vous attire. Par affinité de caractère, vous en aimez la franche allure, la gaîté, les saillies, les reparties vertes, l'action en un mot, et, par amour de l'art, vous essayez d'en exprimer la couleur locale, et jusqu'aux jeux de mots et doubles sens. Il me semble même en vous lisant, que, si vous n'étiez pas devenu un philologue, vous nous auriez donné des comédies ironiques et incisives à la façon d'Henri Becque. Mais la lutte pour la vie existe aussi dans les âmes entre des aspirations diverses. L'une refoule l'autre. C'est le démon de la philologie qui l'a emporté.

Vous auriez pu devenir aussi un brillant journaliste de profession. De fait, vous êtes un excellent journaliste intermittent. A mesure que vous avancez dans la vie, vous vous

---

(1) *Héronidas, les Mimiambes*, trad., introd. et notes par E. Boisacq, Paris, Thorin, et Liège, Vaillant-Carmanne, 1893.

attachez à l'actualité. Des événements du jour viennent se réfracter dans votre érudition et font éclore de savoureuses chroniques. Leur originalité réside dans ce mélange même de science et de passion, de sérieux et d'ironie, dont vous détenez la recette. En ce cas, vous ne destinez pas votre prose aux revues sévères. Pour celles-ci, vous reprenez parfois le sujet, avec un renfort d'arguments et en élaguant des réflexions profanes. Mais les fusées du premier jet vont droit au grand public. C'est au *Petit Bleu* que vous donnez en 1900 votre description du vase François, ou, en 1901, votre coup de collier pour la défense du grec. Vous saisissez l'occasion où Fernand Séverin vient de passer à l'Université de Gand et de recevoir le prix quinquennal pour raconter les débuts du poète et les vôtres au collège de Virton (1) : histoire sans déclamation, sans lamentation ; la satire jaillit de l'incohérence des faits, qu'on a l'air d'endosser au seul dieu Hasard. Un discours de Paul Valéry à l'Académie française ramène-t-il votre attention sur le titre étrange d'un roman d'Anatole France, *L'Ile des Pingouins*, ce souvenir nous vaut une charmante dissertation sur le vrai sens et l'origine du mot *pingouin* (2). Le mariage de la princesse Astrid provoque des commentaires fantaisistes sur ce nom étranger : vous relevez les erreurs et expliquez le joli nom scandinave avec d'autres par occasion : Selma, Oslo (3). L'ascension de Fouad Pacha au trône d'Égypte et sa venue en Belgique (octobre 1927) vous rappellent qu'en 1912, délégué à Athènes au XVI<sup>e</sup> Congrès des orientalistes, vous avez rencontré le prince Fouad, alors recteur de l'Université du Caire, et vous croquez de lui un charmant portrait,

(1) *Revue de Belgique*, 15 nov. 1908.

(2) *Eventail*, 10 juillet 1927, R Ph H, t. VI, 1927, n<sup>os</sup> 3-4, p. 958 ss.

(3) *Folklore brabançon* VII, n<sup>o</sup> 40, R Ph H, t. V, 1926, p. 933.

dans *Pourquoi Pas?*, cette fois sans commettre d'étymologie, mais en abritant plusieurs jeux de mots sous le pavillon du spirituel journal <sup>(1)</sup>. Au *Flambeau*, vous esquissez la structure schématique des langues bantou de notre Congo <sup>(2)</sup>, et, à l'occasion des derniers événements d'Albanie, vous donnez une notice, très exacte en son étonnant raccourci, sur la langue, la population et les malheurs de ce pays <sup>(3)</sup>.

Dans ces écrits divers, vos sentiments sur la société ne transparaissent guère que par la censure des écarts et des inconséquences. Mais votre censure ne prend jamais le ton de la haine. Vous êtes trop philosophe pour haïr. C'est dans un mot inattendu, dans un bout de phrase jeté en passant, comme une parenthèse, avec une sorte de brusquerie bon enfant et toute militaire, par fusées et boutades, que vous réagissez. Sous ces dehors hirsutes se cache un fond de sensibilité et de bonté qui affleure plus rarement, mais ce n'est pas votre faute si les spectacles désordonnés de la comédie et de la tragédie humaines vous offrent plus d'occasions de railler que d'admirer. Vous avez su cependant admirer les belles œuvres, louer les hommes de valeur et les actions généreuses, donner le coup de clairon plus nécessaire aux jeunes qu'aux vétérans bien casés. Vous l'avez montré lors de la disparition subite d'Eugène Monseur, enlevé à cinquante-deux ans, tandis qu'il devrait siéger parmi nous. Vous n'oubliez pas alors que vous avez été son premier auditeur au cours de sanskrit en 1889, et vous donnez à la Société de philologie <sup>(4)</sup> une biographie d'Eugène Monseur où les qualités éminentes du défunt sont mises en relief

---

<sup>(1)</sup> N° du 21 octobre 1927.

<sup>(2)</sup> N° du 1<sup>er</sup> octobre 1928.

<sup>(3)</sup> N° du 1<sup>er</sup> février 1929.

<sup>(4)</sup> *Bulletin* du 6 novembre 1913.

avec un soin pieux. Lorsqu'une de vos élèves, M<sup>lle</sup> Valérie Daniel, subit victorieusement les épreuves du doctorat ès lettres en Sorbonne, vous vous empressez de souligner avec joie ce succès sans précédent à la *Revue de l'Université de Bruxelles* (1). Mais jamais votre voix n'a tremblé de plus d'émotion que quand vous avez retracé la carrière de deux officiers belges morts à la guerre, vos amis, le colonel René Bremer et le major René Dubreucq (2).

Cependant, si on vous absout d'avoir été spirituel, n'avez-vous pas en principe compromis le prestige de la science par tous ces articles mondains ? Le vrai savant ne doit produire que des livres mystérieux ! Mais n'avez-vous pas commis un autre crime bien moins pardonnable encore ? Armé de votre diplôme de philologie classique, vous avez chassé sans port d'arme sur les terres germaniques, slaves, celtiques, romanes, touché à l'étrusque, aux langues sémitiques, même au bantou ! C'est grave ! Peut-être avez-vous raisonné comme ceci : « Mon domaine est l'indo-européen. Ce domaine ne doit pas s'arrêter à la différenciation de l'italique en dialectes ni à la séparation de l'*Urgermanisch* en langues divergentes. Initié par mes premiers maîtres au gotique, aux lois de Grimm et de Verner, aux dialectes italiques et à l'évolution du latin, aux différences phonétiques constatées entre le gaulois continental et le breton des îles, pourquoi les excursions à travers les langues dérivées me seraient-elles interdites ? Qui peut le plus peut le moins ! Serai-je vraiment incompetent si j'entreprends de faire le dictionnaire de mon patois de Namur ? ». Il me semble que vous avez raison. Une fois qu'un esprit curieux et de

(1) Années 1928-29, n° 3.

(2) Voir *Revue belge des livres, documents et archives de la guerre, 1914-1918*, V<sup>e</sup> série, n° 2, 1929.

bonne trempe a été discipliné à la gymnastique sévère de Ferdinand de Saussure, d'Osthoff, de Brugmann et de Meillet, il peut s'orienter dans le labyrinthe des langues postérieures sans diplôme supplémentaire. C'est l'affaire de quelques livres à étudier et ce surcroît de documentation ne vous embarrasse guère. Quoi qu'il en soit de l'opinion officielle, nous n'avons pas jugé si sévèrement ce braconnage, puisque c'est surtout comme braconnier que nous avons la hardiesse de vous élire. Si vous n'aviez disserté que sur le nom de Pont-Euxin, (1) l'étymologie du grec *tragôidia* et d'autres vocables qui se rattachent au culte de Dionysos et à la viticulture en Grèce (2), sur Rhêsos de Thrace (3), sur le nom des Amazones et celui d'Aphrodite (4), sur les *graias l'erithakôdees* d'Epicharme (5), sur *aiolos* (6), *helikê* (7), *kranos* et *kerasos* (8), *kelôr* (9), sur les quatre ou cinq cent mille formes des langues anciennes qui interviennent dans votre dictionnaire, nous vous aurions laissé bien tranquille ou nous vous aurions envoyé à notre sœur aînée la grande Académie ; mais trop de courants d'idées, de lectures, de sociétés, de congrès, d'occasions fortuites, de conversations et de questions contemporaines vous ont entraîné en deçà des limites classiques vers nos langues et nos dialectes. Avez-vous lu, soit dans un livre sérieux soit dans la feuille du jour, quelque hérésie linguistique, voilà votre esprit qui rumine le cas. Vous n'aurez de repos qu'après avoir découvert

(1) R Ph H, III, 1924, p. 315-317.

(2) RUB, mars 1912.

(3) R Ph H, VI, 1927, p. 231-232, *Revue des Etudes grecques*, XLI, 1928.

(4) Cf *Mélanges de linguistique*, extrait de RUB, 1926-27, p. 400 ss.

(5) RIP, 1903, p. 88 ss.

(6) *Bull. de la Soc. ling. de Paris*, XXII, p. 27 ss.

(7) *Mém. de la Soc. ling. de Paris*, XVI, p. 261 ss.

(8) *Ibid.*, XVII, p. 56 ss.

(9) *Ibid.*, XVII, p. 113 ss.

une solution. Et l'article s'ensuit : c'est votre métier d'enseigner aux autres. Souvent aussi on vous a décoché la question insidieuse : « Vous qui savez tout, ne me diriez-vous pas d'où provient tel mot ou telle expression ? ». Il arrive qu'on soit armé pour répondre, mais il y a aussi grand'chance que le mot, — une goutte d'eau de la mer! — ne vous ait jamais causé d'insomnie. L'ignorant aujourd'hui, il faut que vous sachiez *tout* demain. Demain, vous serez documenté, vous aurez rebattu les lexiques, étonné de ne récolter que des conjectures ou la réponse dilatoire : origine inconnue. Vraiment, un esprit curieux, qui tient les fils de la phonétique générale, ne peut se contenter de pareilles défaites. Vous poursuivez donc l'enquête pour vous créer une opinion. Voilà l'obsession qui nous a valu les plus typiques, les plus vivants, à notre point de vue, de vos articles linguistiques.

Tantôt c'est l'objet qui est le centre de vos recherches, et vous en étudiez les noms divers. Par exemple, la patrie du lapin est l'Espagne, le nom latin de *cuniculus* doit avoir été emprunté aux Ibères, le nom grec est emprunté au latin : d'où proviennent les noms divers employés en Europe ? Vous partirez de là pour étudier ces noms et tous ceux qui s'y rapportent, *hase*, *furet*, *lièvre*, *conil*, sans oublier le wallon *robèle* ni l'anglais *rabbit*, ni les formes dialectales germaniques contaminées par *König* (roi), ni les traductions slaves contenant *Karl* (roi) (1).

D'autres fois vous procédez par étude de noms isolés, termes rares ou sans famille que le hasard d'une lecture ou d'une conversation met tout à coup en vedette. Tels sont pour les citer en courant, *fagne* (2), *goujon* et le wallon *govion*, (3),

(1) RUB, 1905. L'article avait paru d'abord dans l'*Encyclopédie du Soir*.

(2) RUB, mars 1910.

(3) *Goujon et pantoufle*, *Bull. de la Soc. ling. de Paris*, t. XXII, 1920, p 31-32.

*pantoufle*, *surède* (bois de chênes-liège) et *épingle* (1), *pingouin* déjà cité, *aubelle*, *minque*, le rouchi *ravelin* (2), le wallon *cahoûte* (courge) (3), *sarne* (4) sorte de dartre, maladie à nom hispanique rencontrée au Congo, *chandail*, *gabardine*, *pyramide*, *aulruche* (5). Souvent le mot soumis à l'examen provoque des considérations plus générales, par exemples sur les noms d'animaux issus de noms propres, sur les fantaisies de l'étymologie populaire : c'est l'occasion d'ouvrir un chapitre de théories où défileront nombre de termes analogues, sans compter les notes adventices qui sont des amorces ou des raccourcis de nouvelles dissertations. C'est dans une de ces notes que vous expliquez votre propre nom de Boisacq qui est d'origine méridionale (6). Enfin, de même que vous nous aviez révélé les œuvres les plus marquantes des Osthoff, Brugmann, Hirt, Stolz, Meillet, Vendryes, Ernout et autres comparatistes des langues classiques, de même, en rupture de ban, vous nous présenterez des travaux de romanistes tels que Darmesteter, Nyrop, Bally, du prince des celtisants Holger Pedersen, ou, à l'occasion, tel ouvrage aventureux sur le sumérien, le hittite, les inscriptions étrusques. Bref, c'est un besoin de votre esprit d'avoir des idées claires sur toute question de langage et de les communiquer.

L'ensemble de ces articles, si vous les réunissiez, formerait plusieurs gros volumes. La plupart peuvent être lus par toute personne d'instruction soignée. Ils n'ont pas une

(1) R Ph H, IV, 1925, p. 135.

(2) *Pingouin*, etc., dans *Chronique linguistique*, extrait de R Ph H, VI, 1927, p. 957-969.

(3) RUB, juin 1927.

(4) *Scalpel*, 16 juillet 1927. R Ph H, VI, 1927, pp. 957-969.

(5) RUB, 1926-27, p. 79 ss.

(6) Dans *Mélanges de linguistique*, p. 19, extrait de RUB, 1927, n° 4.

odeur de renfermé. Ceci m'amène à compléter ma présentation de l'auteur par un dernier trait.

A ne considérer en vous que le grammairien de langues et de dialectes inaccessibles aux humbles mortels, on se figurerait un vieux moine vissé à son fauteuil, entouré de bibliothèques, figé entre des montagnes de fiches depuis quarante ans : ce serait se faire d'Emile Boisacq une image bien fausse. Sans doute vos grands travaux scientifiques impliquent une curiosité sans cesse en éveil et des lectures persévérantes ; mais, à côté du labeur concentré, vous n'avez pas de plus grand plaisir que celui de « dire quelque chose à quelqu'un ». Vous êtes de ces rares savants qui savent que la fruitière du coin a des arcanes à leur apprendre. C'est pour vous un besoin d'action d'enseigner à l'Université et dans d'autres écoles : linguistique et littérature, histoire de l'art et antiquités, d'aller à des congrès en Italie et en Grèce ; mais en outre, pour l'ordinaire de la vie, vous avez des amis nombreux et des réunions joyeuses ! Et là, loin de l'officiel, *inter pocula*, vos amis se plaisent à exciter votre verve. Vous n'en êtes pas avare ! Les boutades jaillissent, les dissertations se font humoristiques. Votre esprit d'à-propos, votre mémoire bien garnie, vos connaissances des littératures anciennes et modernes orientent les causeries loin des banalités bourgeoises. Des réflexions ironiques, des comparaisons inattendues, des anecdotes s'enchevêtrent aux thèses sérieuses. A ces heures-là, le savant austère devient le plus agréable compagnon. Quelle est la *Pomme de pin* bruxelloise où l'on arrose ces érudites causeries, homériques et rabelaisiennes ? je l'ignore : vos séances n'ont point de secrétaire. Vos amis m'ont seulement soufflé que je ne devais pas oublier ce trait de votre physionomie de savant, et, comme quelques-uns figurent ici parmi vos confrères de

---

l'Académie, moi, leur porte-parole, je suis tenu de leur obéir ! Toujours est-il que vous reprenez vigueur à ces étourdisantes phratries, et vous leur devez, je pense, quelque chose de votre jeunesse intellectuelle d'une élasticité admirable. Puissiez-vous la conserver longtemps pour les générations d'élèves que vous formez, pour les lecteurs qui jouissent de votre science et de votre originalité, pour nous-mêmes enfin, vos confrères, qui espérons fournir à votre activité de nouveaux aliments !

---

## Discours de M. Émile Boisacq

Mon cher confrère, Messieurs,

En cette année virgilienne, où les lettrés des deux mondes célèbrent l'œuvre deux fois millénaire d'un génial poète issu d'une famille étrusque et qui fit de la langue de Rome un bel outil de la pensée humaine, vos paroles mériteraient bien d'être récompensées par les vers dont Ménélaque salue l'oraison funèbre de Daphnis exalté par Mopsus :

*lale tuum carmen nobis, divine poeta,  
quale sopor fessis in gramine, quale per aestum  
dulcis aquae saliente sitim restinguere rivo.*

« Ton chant, poète divin, est pour nous ce qu'est pour le voyageur fatigué le sommeil sur le gazon, ce qu'est, dans l'été ardent, la source jaillissante d'eau fraîche où s'éteint notre soif ». Plus d'une fois, en vous écoutant, il m'a semblé que je rêvais, ou que vous parliez d'un autre que moi, mais comme c'est bien à moi que s'adressait cette louange, j'admire que vous ayez pu découvrir, dans de si vieux papiers qu'aucune ligne droite ne raccorde, tant de choses que votre indulgence et votre talent ont groupées en un bouquet parfumé. Mais tout d'abord merci à vous, merci à l'Académie, dont vous êtes en ce jour le porte-parole, à cette Académie dont je voudrais pouvoir dire ce que pensait Tityre de la liberté :

*quae sera lamen respexit inerlem,  
candidior postquam londenti barba cadebat.  
respexit lamen...*

« Bien que tardive, elle me regarda, dans mon insouciance, d'un œil favorable, quand ma barbe tombait déjà blanchie sous le rasoir ; elle m'a souri pourtant... »

Il est trop vrai que je succède à Auguste Doutrepoint : c'est à ses côtés que j'aurais mieux aimé prendre place. Je le connaissais depuis quelque trente ans, car le Jury central constitué pour la collation des grades académiques nous rapprochait parfois : à défaut d'autres vertus, cette institution a du moins l'avantage de mettre périodiquement en présence, à Bruxelles, les titulaires des mêmes disciplines ou de disciplines sœurs dans les quatre universités de Belgique, et si les récipiendaires tout défaits de visage se trouvent parfois mal de ces rencontres, les examinateurs tout au moins n'y éprouvent que joie à revoir leurs aînés ou leurs égaux.

Nous étions du même âge. Il était né à Herve ; après des études au collège Marie-Thérèse, il suit à l'Université de Liège les leçons du jeune maître romaniste d'alors, lequel siège parmi nous et à qui je dois tant moi-même à d'autres points de vue qu'à celui de la « Romania ». Son jeune frère, Georges, par la même voie, est aussi des nôtres : il est même notre directeur pour cette année. Une fois docteur, Auguste Doutrepoint s'en fut demander un complément d'instruction aux universités d'Italie, de France et d'Allemagne. Après avoir entendu Pio Rajna dans Florence, il va se mettre à l'école des deux princes de la « romanistique » en France, Gaston Paris et Paul Meyer, deux hommes aux qualités bien opposées. Hermann Suchier régnait en Saxe, à Halle-sur-Saale ; c'était bien le maître de l'époque en terre germanique ; notre jeune Belge, sous sa direction, publie en 1890, une édition critique de la *Clef d'amors*, œuvre bien supérieure en valeur aux travaux ordinaires des débutants

les mieux doués et qui dut exiger de lui un courage et une persévérance poussés jusqu'à l'abnégation. Vient à mourir l'abbé Elie Rabet, qui avait entrepris la traduction de la monumentale *Grammaire des langues romanes* (1890-1894), œuvre d'un Zurichois de moins de quarante ans, lequel venait de quitter Iéna pour Vienne et de qui je devais moi-même, à Ixelles, faire la connaissance bien plus tard, au printemps de 1918, dans un des si nombreux jours de deuil qui nous étaient devenus coutumiers. Avec la collaboration de son frère, Auguste mène à bien, dès le second volume, la version française qui en compte quatre <sup>(1)</sup>. Aujourd'hui, les romanistes, oublieux des efforts des traducteurs, citent la *Grammaire* de Meyer-Lübke sans se souvenir de ceux « qui ont doté la philologie française d'un instrument de travail indispensable » <sup>(2)</sup>.

Dès 1891, à son retour de l'étranger, Auguste Doutrepoint assume à Liège, aux côtés de M. Maurice Wilmotte, une partie des cours de philologie romane rendus « légaux » par la loi du 10 avril 1890 ; il se marie et est heureux ; ses deux fils ont participé à la guerre comme officiers. Wallonisant, il avait débuté en 1888, dans la revue française des *Patois Gallo-romans*, de création récente et grâce à laquelle la dialectologie faisait officiellement son entrée dans la philologie romane. Il y publiait un recueil de *Noëls wallons*, sujet qu'il reprendra et amplifiera plus tard. En 1892, sa collaboration aux *Mélanges wallons* dédiés à Maurice Wilmotte par un groupe d'élèves est une étude sur les *Formes variées de quelques mots wallons* dont l'évolution est bien curieuse : c'est l'œuvre d'un bon phonéticien.

(1) Paris, H. Welter, II, 1895, III, 1900, IV, 1909.

(2) Jules FELLER : Aug. Doutrepoint, dans la *Vie wallonne* (Liège) IX<sup>e</sup> année n<sup>o</sup> 8, 15 avril 1929, p. 233-245.

Membre titulaire de la Société de Littérature wallonne dès 1896, il a rédigé, sans y trouver nulle gloire, de nombreux rapports sur des centaines de manuscrits qui déferlaient chaque année sur les membres des jurys de concours et sans cesser d'être surtout préoccupé de justice et de distribuer des conseils plutôt que d'accumuler les reproches.

La belle édition critique des *Noëls Wallons* est de 1909 ; elle demeure son œuvre capitale. Ce sont trente noëls qui intéressent le folklore et la littérature autant que la linguistique. On a dit d'elle qu'elle « représente un vrai travail de bénédictin » (1). Président de la Société en 1914, il sut réduire à son minimum le tort fait par l'ennemi aux matériaux de toute part rassemblés en vue d'établir le *dictionnaire wallon* : nous avons connu ces soudards qui avaient le don singulier d'unir la sentimentalité du bon *paler familias* intéressant ses petits à ses rapines et la plus effroyable rusticité qu'ait jamais révélée au monde ahuri le pays de la « culture » par excellence.

Vous avez dit, mon cher confrère, les destinées de ce *dictionnaire wallon*, « la grande entreprise de la société de littérature wallonne, et à la fois le Vaisseau fantôme » (2). Trente ans d'un travail acharné accompli par Auguste Doutrepont, par M. Jean Haust et par vous-même ont failli n'être récompensés que par l'indifférence des pouvoirs publics. Des difficultés matérielles de tout genre se sont multipliées sous vos pas, d'où « des périodes de stagnation et de découragement ». Devenu membre dès la création, en 1920, par le ministre Jules Destrée, de cette Académie, puis directeur pour l'année 1926, membre enfin, dès sa fondation en 1926, de la Commission royale de toponymie et dialecte

(1) J. FELLER, *op. cit.*, p. 240.

(2) J. FELLER, *op. cit.*, p. 241.

tologie, où je lui ai, de même qu'ici, succédé, Auguste Dou-  
trepont pouvait espérer voir la première livraison du « trésor »  
de la langue wallonne, quand l'affection traîtresse qui depuis  
longtemps le minait, lui fit tout abandonner, pour enfin  
le terrasser. Ceci advint le 22 mars 1929. Il avait la foi :  
elle lui épargna les ultimes désespérances... Que la terre lui  
soit légère !

\* \* \*

Du trio de collaborateurs du Dictionnaire wallon restent  
donc l'aîné et le plus jeune. Vous, qui êtes l'aîné, avez aussi  
derrière vous un bagage imposant d'articles et de mémoires.  
En 1912, à l'occasion du XXV<sup>e</sup> anniversaire de votre ensei-  
gnement, la Société verviétoise d'Archéologie et d'Histoire  
a réuni en un gros volume in-8<sup>o</sup> (1) les principales études  
que vous aviez déjà consacrées à la philologie wallonne.  
Vous nous disiez, avec précision et clarté, ce que sont « la  
race et la langue wallonnes » ; puis, vous inspirant du ma-  
gistral livre où Godefroid Kurth a patiemment fixé en tous  
ses points la frontière linguistique en Belgique et dans le  
Nord de la France (2), vous marquiez les étapes de la lutte  
séculaire entre le roman et le thiois et, en conclusion, vous  
constatiez « une pénétration continue et progressive du fran-  
çais, soit en *étendue*, soit en *profondeur*, dans la région du  
nord-est ». Vous montriez quelle place doit occuper le wallon  
dans l'enseignement en Belgique romane. Vous nous révê-  
liez l'utilité du dictionnaire wallon, et comment il fallait  
le construire. Abordant la passionnante question de l'ori-

---

(1) Jules FELLER, *Notes de philologie wallonne*, Paris, H. Champion, 1912  
in-8<sup>o</sup>, de xxviii-420 pp.

(2) G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*,  
dans les *Mémoires couronnés et autres mémoires* publiés par l'Académie royale  
de Belgique, coll. in-8, 2 vol., 1896-98.

gine des noms de lieux, qui deviennent si aisément des noms de famille, vous faisiez rapport sur l'état des études toponymiques en Belgique et passiez aux origines des noms de personne en pays wallon. Vous fixiez minutieusement la physionomie du Bethléem verviétois, survivance d'un ancien théâtre religieux de marionnettes. Venait ensuite l'analyse délicate de préfixes et de suffixes et, pour clore, de nombreux articles d'étymologie et de sémantique, tous marqués au coin de l'érudition la plus avertie et de l'art divinatoire le plus précieux. Mais j'ai regretté l'absence, dans ce beau livre, de la *Flore populaire wallonne* ; vous l'aviez, il y a quarante ans, donnée aux deux premiers tomes de la revue quelque peu confidentielle qu'avait fondée, avec un rare optimisme, Eugène Monseur <sup>(1)</sup>.

Plus tard, en 1897, imprimant le *lexique du patois gaumet* (sic) élaboré par Edouard Liégeois, vous y avez trouvé une belle occasion de comparer ce patois — pour employer un vocable injustement méprisant et suranné — aux autres patois gallo-romans parlés au nord de la Semois, et il sortit de cette collaboration une très bonne dissertation sur la *phonétique du gaumet et du wallon comparés* <sup>(2)</sup>. Vous y avez nettement établi que les parlers du Luxembourg méridional sont des lorrains et non des wallons. Pour les causes qui ont fait que le parler du pays gaumais ressemble plus à ceux de Metz ou de Nancy qu'à celui de Liège, vous les avez bien vues dans le fait que ce pays est séparé de la région wallonne par la grande forêt du nord de la Semois et qu'à toute époque il a reçu beaucoup plus du midi que du nord.

---

(1) *Bulletin de Folklore*, Liège, Vaillant-Carmanne, t. I<sup>er</sup>, 1891-92 ; t. II, 1893 et 1895.

(2) J. FELLER et Ed. LIÉGEAIS. *Le Patois Gaumet*. Tiré à part des *Bulletins de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, t. XXIV, p. 201-378, Liège, H. Vaillant-Carmanne, in-8° de 178 p.

En 1909, la Société de Littérature wallonne ayant couronné un mémoire du père Adelin Grignard, S. J., sur les patois de l'Ouest-Wallon, vous l'avez édité, mais, tout en respectant, dans la mesure où il se devait, l'œuvre première, vous avez su par vos commentaires la transformer, à vos risques sans doute et aux risques de l'auteur, qui y avait consenti avant son départ pour la mission évangélique de Kurséong, au pied de l'Himalaya ; et vous en avez fait une solide étude sur la *phonétique et la morphologie* de ces dialectes, dont la limite la plus orientale suit une ligne La Hulpe-Chatelet-Mettet-Givet, et la plus *occidentale* une ligne allant du nord au sud et qui laisserait tantôt un peu à droite, tantôt un peu à gauche Tubize, Ecaussines, La Louvière, Binche, Erquelinnes ; au delà règne le picard. Pour débrouiller cet écheveau, il fallait une patience d'ange et une précision de chronométréur ; vous avez eu l'une et l'autre. Je ne vous l'ai jamais dit, mais j'ai beaucoup appris en vous lisant ; je vous en sais le plus grand gré et j'ai fort admiré votre esprit de sacrifice, car je devine, et pour cause, que la vie de professeur d'athénée, même royal, que vous étiez forcé de mener alors, n'était point celle qui convenait à un vrai savant.

\* \* \*

Et cette opinion, que l'on peut d'ailleurs discuter, m'amène assez naturellement à fournir une brève réponse à deux ou trois des questions que vous m'avez posées tout à l'heure avec une sympathie qui m'honore. Vous nous avez décrit une sorte de marche triomphale ; mais c'est bien plutôt d'un pèlerinage expiatoire qu'il s'agit dans l'espèce. Vous avez rappelé une notice biographique que j'ai rédigée il y a dix ans pour évoquer le souvenir d'un de ceux-là dont

Sophocle, dans son *Philoctète*, avait dit par avance le destin en ces paroles ailées (1) :

« Lui aussi était mort. Je t'apprendrai ceci en peu de paroles : la guerre ne tue volontiers aucun homme mauvais, mais elle tue toujours les meilleurs. »

J'avais ouï le capitaine en second du régiment des Grenadiers René Dubreucq en une conférence qu'il faisait, en 1906, à la Grande-Harmonie. Il nous avait dit l'effort gigantesque accompli par les nôtres, là-bas, au pays noir, *in the dark Africa*, les heures cruelles des origines, les rayonnements d'aurore plus tard, quand levait la moisson due aux semailles de ces jeunes hommes en qui le public belge, plus timide qu'avisé, plus prudent que compréhensif, plus railleur qu'intelligent, voyait volontiers des « cerveaux brûlés ». Et j'ajoutais : « Ah ! oui, le beau rêve qu'une situation « fixe », à quatre ou cinq francs par jour, dans une petite ville que rien n'agite ni ne trouble, sans responsabilité d'aucune sorte, avec la partie quotidienne de piquet ou de dominos, et la promenade en long et en large, le dimanche, sur la place, à la sortie de la messe..., puis l'avancement très lent, mais assuré, un mariage médiocre, avec les charges, quotidiennes et mesquines, des enfants que l'on croira bon d'élever dans les idées saines d'adoration du dieu Etat, des enfants en qui l'on tâchera de canaliser l'initiative, l'esprit de réelle indépendance, de paralyser tout mouvement qui dénoncerait une personnalité naissante, puis la très modeste pension avec la croix civique, et la mort calme, en pays neutre, en une terre privilégiée dont l'éternel bonheur est garanti par cinq grandes puissances, avec l'estime que que peu ironique des habitués du « Café du Commerce », du

---

(1) SOPHOCLE, *Philoctète*, vers 430 ss.

« Café du Progrès », du « Café des Arcades... » Le beau rêve d'un bon Belge, du bon égoïste belge, pour qui le monde finit à la ligne des fossés comblés de sa bourgade natale... Moi non plus je n'ai pas ignoré cette vie, ce programme et cet « avenir ».

« Et tandis que la voix chaude, prenante de l'officier nous disait l'existence de là-bas, aux contrées du soleil, loin des brumes et des dégels, des giboulées et des vents âpres du pays natal, je sentais en moi mourir les doutes entretenus et sans cesse ravivés par une presse qui se disait d'avant-garde et qui, à ce dernier titre, niait que l'on pût jamais rien tirer que des deuils de ces terres dont les vieilles puissances coloniales avaient, disait-on, négligé l'occupation ou la conquête, celles-ci ne devant pas compenser l'effort (1) ».

C'était pourtant la vie mesquine que mon père avait rêvée pour son unique rejeton. C'est aussi celle-là dont je n'ai pas voulu. Destiné depuis longtemps à l'École normale des Humanités de Liège, en ces années lointaines où un ministère tout neuf et d'ailleurs éphémère créait de nouvelles écoles d'enseignement secondaire sans pouvoir leur fournir le personnel d'élite qu'elles devraient uniquement connaître, je fus dirigé, en octobre 1883, vers la cité mosane pour y subir un examen d'entrée dont j'appréhendais l'heureuse issue, car je redoutais l'internat de quatre ans et la profession terne à quoi il fallait me préparer, et j'appelais de mes vœux le moment où, non admis à Liège, j'entrerais à l'Université de Bruxelles pour y faire mon droit. Le hasard me servit bien, et, le lendemain de l'inauguration de notre Palais de Justice, je prenais

---

(1) *Revue belge des Livres, Documents et Archives de la guerre 1914-1918* Cinquième série, n° 2, déc. 1928-mars 1929. Aussi en tiré à part : Emile Boisacq, René Bfemer (1871-1918) — René Dubreucq (1869-1914). Bruxelles, Impr. Essorial, S. A., chaussée de Haccht, 110, in-8° de 8 pages (1929).

place sur les bancs tailladés et incommodes dont s'adornait une austère demeure de style simili-hellénique, construite sur l'emplacement du Palais jadis occupé par le cardinal de Granvelle. *Habent sua fata domus*. Mais la volonté paternelle était tyrannique et tenace, et mon maître de langue grecque lui vint en aide. Plus tard, celui-ci se prenait à dire : « Je me fais l'effet d'une poule qui a couvé un canard ». Le canard, c'était moi, mais l'helléniste, par l'autre terme de la comparaison, se calomniait, je vous l'assure.

De vous dire la suite serait trop long. J'aurai le loisir d'en traiter à l'aise dans les *Notules et Souvenirs* que je compte publier en cette année où la mode est d'imprimer des mémoires à tendances péjoratives, et vous savez combien je tiens à être toujours « à la page » et aussi à rester conforme...

Vous avez ouï dire que j'ai la dent dure. Comment ne l'aurais-je pas ? Il y a trois quarts de siècle, en 1853, Ernest Renan écrivait dans un article sur « les origines de la langue française » (1) : « Aucune langue n'a fait autant déraisonner que la langue française, si sensée et si raisonnable cependant ; aucune, dis-je, n'a donné lieu à autant de méprises ni inspiré autant de rêveries. L'étymologie a été et reste encore parmi nous un véritable genre d'aliénation mentale, et je tiens pour très véritable ce mot d'un éminent linguiste de nos jours, que les trois causes qui ont rendu fous le plus d'hommes sensés d'ailleurs, sont l'étymologie, l'amour et la théologie. Le fait est qu'il ne se passe pas d'année sans que les membres de l'Institut appelés à décerner le prix fondé par Volney aient à faire justice de quelque tentative d'explication universelle des langues et des idées par le moyen du fran-

---

(1) Voir E. RENAN, *Mélanges d'histoire et de voyage*, Paris, Calmann-Lévy. n-8° (1898) p. 187 ss.

gais. En dehors même de ces aberrations extrêmes, on est parfois surpris de l'étrange facilité avec laquelle des hommes instruits se laissent aller sur ce point aux fantaisies les plus bizarres. »

Renan avait de bonnes raisons de connaître le prix inter-académique Volney, que lui avait valu son *Histoire générale des langues sémitiques*. J'ai des raisons assez semblables de le connaître. Or, il ne se passe pas, depuis près de quarante ans, six mois sans que j'aie l'occasion de signaler, pour qu'on s'en éloigne, des cas morbides du genre de ceux que Renan et ses confrères rencontraient.

Et ces cas se sont multipliés à la faveur des fouilles pratiquées en Asie mineure et de la résurrection du hittite, puis à l'occasion de l'épopée glozélienne, et enfin lors du premier congrès d'étruscologie qui s'est tenu à Florence-Bologne en 1928.

Si donc, dans la vie quotidienne, la vérité, croit-on, n'est pas toujours bonne à dire, j'estime qu'il faut *toujours* la dire quand on exerce le métier de critique ; « sceptre », d'ailleurs, veut dire « bâton » ; ici, toute complaisance est coupable, comme serait coupable toute faiblesse de l'examineur. Il y a des intérêts supérieurs à ceux d'un auteur aventureux et ignare ou d'un récipiendaire présomptueux.

Vous m'invitez à bénir mon maître de linguistique des années 1885 et suivantes. Je serais bien en peine de le faire. En ce temps de ma jeunesse, candidat en philosophie et lettres, je n'étais plus étudiant à l'Université ; je l'avais quittée sans esprit de retour — on peut se tromper ! Je n'étais même pas en Europe. Si plus tard j'ai bien connu Auguste Scheler et glosé devant lui sur la *Chanson de Roland*, nul ne m'a jamais *parlé* ici de linguistique comparée : quelques bons livres ont tout fait.

Vous commentez ma venue dans le monde des pédagogues. Auteur d'une lettre sur la liberté de l'enseignement supérieur, adressée le 4 juillet 1875 au *Journal des Débats*, Renan remarque : « Nous avons vu plus d'une carrière gênée faute d'une orthodoxie suffisante ; nous n'en avons vu aucune à laquelle l'orthodoxie du sujet ait été un obstacle » (1). Et voilà pourquoi, mon cher confrère, je n'ai jamais été professeur d'athénée royal ; les promesses ministérielles coûtaient peu, alors ; il est vrai qu'elles étaient d'autant plus fragiles et n'engageaient guère. Même, à mon retour d'Allemagne, un directeur général, qui écrivit parfois de bien jolies choses, me disait d'un ton pénétré autant que péremptoire : « Nous avons laissé des agrégés spéciaux dans les collèges communaux » ; et c'était là un mensonge aussi officiel qu'effronté.

« Virton, dites-vous, est loin de la Bibliothèque royale ». Hé ! qu'importe ? Quand je voulus, au milieu de trop heureux laboureurs, écrire les *Dialectes doriens*, aucune bibliothèque belge ne put m'y aider, pas même celle-là, si vantée, de l'Université de Gand : c'est le dépôt de l'Université de Strasbourg, par son regretté conservateur le Dr Barack, qui me fournit tous les éléments d'information, jusqu'à la moindre « dissertation inaugurale » ; et c'est M. Maurice Wilmotte qui me fit obtenir le plus généreux des « prêts au dehors ». Sans Strasbourg, je serais resté fort peu de chose : un maître d'études, rien de plus. *Redde Caesari !*

Si enfin j'enseigne à Bruxelles, c'est encore grâce au hasard que vous invoquiez tout à l'heure. Notre ami Léon Parmentier avait quitté Gand pour Liège. Auguste Wagener et M. Paul Thomas eussent aimé me voir lui succéder, mais rien ne

(1) ERN. RENAN, *op. laud.*, p. 521.

pressait ; aucun élève ne se présentait à Gand, — déjà ! — pour ouïr le grec. Bruxelles eut vent des négociations et je fus un beau jour appelé rue des Sols à enseigner — en sur-nombre — ... le latin. C'est alors aussi que je créai l'enseignement de l'histoire de l'art antique. Et c'est à cette nomination tout imprévue que j'ai dû de ne pas connaître, au déclin de mes jours, un ostracisme immérité.

De vous dire maintenant pourquoi je n'ai jamais été jugé digne d'enseigner la langue hellène et d'en expliquer les chefs-d'œuvre serait, mon cher confrère, vous apprendre ceci : il advient parfois en Belgique, terre d'expériences, qu'un humaniste relève d'un aréopage bardé d'incompétence et fort de son amblyopie.

Cette perspective que vous avez maintenant de connaître mieux un confrère que vous n'avez guère entrevu qu'à travers ses écrits, lesquels vous ont donné de lui une image flattée en même temps que légèrement fausse, va me permettre d'abréger, et, dans ces temps de vaines et regrettables batailles pour des mots, les querelles linguistiques ayant succédé aux luttes religieuses, parce que l'homme, *animal disputæ* par essence et par excellence, ne saurait, semble-t-il, vivre sans jalouser et sans vouloir « en découdre », même pour des causes malsaines, je vous dis ces paroles qui ne sont point ailées, puisqu'elles ne sont pas grecques, et qui, pour être latines, ne sont point virgiliennes :

*Gloria in excelsis Deo*

*Et in terra Pax hominibus bonæ voluntatis.*

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et Paix sur la terre aux gens de bonne volonté ».

Des docteurs en théologie vous commenteraient ces saintes syllabes avec l'ardeur de la foi. Je me borne, moi, à vous les rappeler, Mesdames et Messieurs, en vous souhaitant, à toutes et à tous, de contempler, un jour, de ce vœu la réalisation intégrale.

---